Cohabiter en cuisine

Le genre dans l'intégration conjugale alimentaire des jeunes adultes

Dr. Angèle Fouquet

*Exposé introductif de soutenance à l'Université Paris-Saclay, le 18 novembre 2021,
en partenariat avec le Centre Maurice Halbwachs et AgroParisTech.
Thèse dirigée par Séverine Gojard.*

Contact : fouquetangele@gmail.com

Madame la Présidente du Jury
Messieurs et mesdames les membres du jury
Chère directrice

Je vous remercie chaleureusement pour votre lecture de mon mémoire de thèse, ainsi que pour votre présence aujourd'hui pour procéder à ma soutenance et m'offrir vos retours sur cette recherche¹. Je remercie également très vivement les ami-es et membres de ma famille qui sont venus. Je remercie enfin particulièrement ma directrice de thèse, Séverine Gojard, sans qui je n'aurais jamais pu mener à bien ce travail de recherche et qui m'a accompagnée d'un bout à l'autre de ces cinq années.

Cette thèse a donné lieu à un mémoire intitulé « Cohabiter en cuisine : le genre dans l'intégration conjugale alimentaire des jeunes adultes ». Pour l'effectuer, j'ai été rattachée à l'école doctorale ABIES d'AgroParisTech, et à l'équipe de sociologie de l'alimentation de l'INRAE, dans le cadre d'un laboratoire de l'INRAE puis au Centre Maurice Halbwachs, que je remercie pour son soutien.

Je vais dans un premier temps rappeler l'origine de mon questionnement, et insister sur l'importance et les modalités du dispositif d'enquête. Dans un second temps, j'en soulignerai certains apports essentiels et esquisserai des pistes d'approfondissement.

Origine du questionnement

Les questionnements qui ont conduit à cette thèse découlaient tout d'abord d'un étonnement face au paradoxe de l'alimentation familiale, qui produit simultanément une mise en commun – autour de l'attendu implicite, particulièrement fort en France, du partage de repas communs – et une différenciation des alimentations en fonction du genre (on pense ici aux consommations comme aux tâches domestiques). Or, ce paradoxe n'est pas vraiment élucidé, de même que le processus au cours duquel il se met en place dans les couples et l'état actuel des inégalités qu'il produit. C'est le cas en particulier chez les couples n'ayant pas encore d'enfant, qui constituent une population sous-étudiée par la sociologie de l'alimentation portant sur le genre. De leur côté, les travaux récents en sociologie du couple ne se sont jamais spécifiquement intéressés à la phase de construction d'une alimentation conjugale, alors que des phases de mise en

¹ Thèse référencée sur <https://www.theses.fr/2021UPASB054> ; accès direct au manuscrit sur HAL <https://pastel.archives-ouvertes.fr/tel-03483883>.

commun du linge ou des phases de sexualité conjugale ont déjà pu être décrites. J'ai donc voulu articuler davantage les deux approches que sont la sociologie du couple naissant et la sociologie du genre. Ce croisement me sert d'abord à décrire finement le processus d'« intégration conjugale alimentaire » chez les jeunes adultes, en retravaillant l'« intégration ménagère » de Jean-Claude Kaufmann (2014) à l'aune de l'alimentation. Ceci avant d'en montrer les ressorts et conséquences inégalitaires en matière de genre. Je suis la perspective tracée par quelques rares travaux anglo-saxons (Debbie Kemmer *et al.*, 1998 ; Caron Bove *et al.*, 2003 ; Caron Bove et Jeffery Sobal, 2006) ainsi que les grandes questions suivantes : quel rôle joue l'alimentation dans la production du couple, et notamment dans l'intégration domestique, chez les jeunes adultes ? En quoi l'intégration conjugale participe-t-elle ou non de la production du genre, avant même l'arrivée d'enfants dans la famille ?

Enquête

L'enquête a consisté en entretiens auprès des deux partenaires de 26 couples de jeunes adultes (18-30 ans). Ceux-ci étaient sans enfant et récemment installé-es en cohabitation. Les entretiens furent réitérés à quelques mois d'intervalle pour une dizaine de couples. J'ai progressivement décidé de me concentrer sur des couples hétérosexuels et sur les jeunes adultes pour ne pas multiplier les variables. J'ai volontairement laissé varier les vitesses d'installation en cohabitation conjugale et les durées de cohabitation (chaque fois de quelques jours à quelques années).

Les conditions de l'enquête expliquent certaines spécificités de celle-ci. Sans revenir sur tous les détails, je souhaite tout d'abord souligner le défi du recrutement des enquêté-es. En effet, alors que les couples avec jeunes enfants, par exemple, peuvent être recrutés en passant par des lieux qui leur sont dédiés (PML, lieux de garde des nourrissons...), aucune institution ne recense ou ne s'occupe spécifiquement des couples d'adultes s'installant en cohabitation conjugale. Il m'a donc fallu déployer des trésors de réflexion pour le recrutement. J'ai commencé par contacter de nombreuses agences immobilières, dans un arrondissement de Paris ainsi que dans plusieurs villes d'Île-de-France, y expliquant ma démarche, demandant aux agents s'il leur serait possible de signaler mon enquête à leur clients actuels ou futurs, des structures d'aides aux jeunes adultes (comme les Missions locales ou foyers de jeunes travailleurs), j'ai déposé des petites annonces dans des commerces (des boulangeries, magasins d'ameublement)... Sans grand résultat. Plus tard, j'ai davantage réussi à recruter *via* des mailing-lists de grande école (d'où la présence d'étudiant-es ingénieur-es), avec un peu de méthode boule-de-neige et par démarchage direct sur des campus, dans une épicerie sociale et solidaire, et dans un supermarché.

Ces difficultés concrètes se sont associées à mon ambition que les enquêté-es s'impliquent assez fortement dans l'enquête. J'exigeais en effet de rencontrer les deux partenaires, pour m'intéresser non seulement à la ou au gestionnaire principal de l'alimentation, mais aussi à l'autre partenaire, et pour croiser les expériences des deux partenaires, choses rarement faites. Ceci nécessitait de trouver des binômes conjugaux prêts à se prêter au jeu de l'enquête. En outre, cela m'a obligée à réfléchir à la différence entre entretiens conjugaux et entretiens individuels dans des recherches sur le couple, et à gérer le pacte d'enquête dans le cadre de relations triangulaires. Également, le caractère faussement anodin du sujet exigeait des efforts de légitimation, pour lever certaines barrières à l'investissement d'enquêté-es parfois réticent-es à partager des informations intimes.

Au fur et à mesure, je me suis efforcée d'élargir socialement le recrutement (car sinon les classes supérieures et en particulier étudiantes à capital culturel important sont sur-

représentées,), réussissant à ce que les classes populaires soient présentes dans le corpus, et à ce que le territoire soit un minimum diversifié, avec, au-delà des couples franciliens aux conditions d'installation variées, cinq couples vivant dans deux agglomérations différentes de province, d'autres enfin dans des communes urbaines isolées de province. Si les classes urbaines sont également sur-représentées, cela semble relativement attendu concernant de jeunes adultes dans leur première cohabitation conjugale.

Désirant m'intéresser à la construction subjective comme matérielle du couple, j'ai combiné la collecte des représentations à celle des activités concrètes. Le sujet de recherche rendait essentiel de prendre en compte les représentations, pour saisir les normes conjugales. Mais j'ai aussi axé une partie de la grille d'entretien autour de la description concrète des habitudes alimentaires. J'ai récolté des artefacts des pratiques alimentaires (listes de courses, tickets de caisse, etc.), ai accompagné quelques enquêtés dans certaines de leurs activités alimentaires (comme les courses, les repas), ai observé les domiciles, prenant souvent en photographie les frigidaires voire les placards. Toutefois, j'ai vite constaté que la livraison d'éléments objectivants est liée à la proximité sociale des enquêtés. Tout en utilisant ces artefacts pour confirmer les données discursives, j'ai donc ressenti des scrupules à leur donner une place importante dans l'analyse, pour ne pas la déséquilibrer en faveur des catégories sociales supérieures à fort capital culturel.

Au-delà, d'autres caractéristiques de cette étude proviennent de sa temporalité. Je souhaitais effectuer une thèse raisonnablement courte, et mener de front recherche et enseignement, puisque j'ai effectué trois années en mission d'enseignement, deux années en tant qu'ATER, et débute aujourd'hui en tant que professeure de SES au lycée. Si mon master 2 m'a aidée à formuler mes interrogations de thèse, et m'a légué un questionnement quant au genre en cuisine qui imprègne le chapitre 4 de ce mémoire, le terrain fut entièrement constitué par mes soins en un peu plus de deux années.

En même temps, je suis allée sur le terrain puis ai mené les premières analyses en ouvrant au maximum les questionnements, comme peuvent en témoigner les chercheur·es qui m'ont accompagnée. Mon ambition de faire dialoguer les trois champs de la sociologie du genre, du couple et de l'alimentation fonde la structure spécifique du mémoire, qui commence par approfondir les connaissances en sociologie du couple, avant d'aborder les rapports de genre, d'âge et de classe. D'où une écriture maniant davantage une lecture transversale des matériaux en début de mémoire pour montrer les caractéristiques communes à tous les couples, et plus loin dans le mémoire une lecture davantage par cas, pour montrer les différences selon les caractéristiques sociales.

Enfin, ce travail est à ré-inscrire dans un cheminement de chercheuse féministe. Venue aux questionnements sur le genre par militantisme, c'est par conscience de mes opinions militantes que j'ai souhaité m'en détacher dans l'exercice d'enquête. En cela, le passage de mon master 2 à ma thèse a fait évoluer ma pratique. Ma position actuelle est ainsi d'annoncer mon féminisme aux lecteurs pour signaler, par honnêteté intellectuelle, son influence sur mes choix d'objet, mais de construire une distance entre ma position militante et mes techniques d'enquête et d'analyse. Je construis cette distance notamment en abordant des enjeux liés au genre sans les nommer ainsi sur mon terrain – également pour ne pas violenter le terrain (Isabelle Clair, 2007) ni inciter aux réponses « socialement acceptables » (Nicklas Neuman *et al.*, 2019) –, et en laissant autant que possible les comportements genrés surgir de l'analyse et non être produits par l'application délibérée d'une grille de lecture genrée. Je pense que nous y reviendrons dans la discussion.

Principaux résultats

Ce travail d'enquête et d'analyse a donc débouché sur un mémoire en cinq chapitres d'analyse, chacun articulé autour d'un concept et ajoutant une pierre d'analyse aux chapitres précédents. Sans revenir sur l'intégralité des chapitres, j'aimerais maintenant mettre en avant quelques résultats qui me semblent particulièrement intéressants.

Tout d'abord, alors que l'« intégration conjugale » a déjà partiellement été décrite sous certains aspects, à la suite des travaux de Jean-Claude Kaufmann, j'en montre les spécificités dans le domaine alimentaire. Notamment, je montre que l'alimentation joue un rôle précoce et important dans cette intégration, du fait de la relative valorisation des activités alimentaires. Ce résultat invite les études en sociologie du couple à tenir compte de la valorisation sociale des activités pour expliquer le rythme et la forme de leur intégration conjugale. Elle invite également à distinguer le partage d'une activité (ici les repas) de la mise en commun routinisée des tâches domestiques nécessaires à sa production (ici, la gestion alimentaire). Car, comme je le montre, cette mise en commun des tâches domestiques est plus tardivement enclenchée, notamment par la cohabitation, au nom de différentes normes alimentaires de la conjugalité cohabitante que je détaille.

J'explore ensuite la socialisation conjugale alimentaire – je montre comment l'interaction conjugale issue de la vie commune (approche interactionniste de Berger et Kellner), produit un « *nomos* conjugal alimentaire », ou monde de représentations alimentaires commun aux partenaires –, c'est-à-dire la construction de ce que Philippe Cardon a également nommé en 2009 un « univers partagé de références et d'action autour de l'alimentation ». Ce faisant, et c'est un apport important à l'analyse de cet univers commun, je souligne combien cette socialisation secondaire s'articule au processus d'avancée en âge des jeunes « adultes ». Car elle est conditionnée par et participe d'un cycle de rejet puis de ré-appropriation des normes et pratiques associées au monde « adulte ». Ce monde de normes alimentaires adultes est aussi un monde parental marqué par les préconisations nutritionnelles publiques. Ce faisant, je révèle, dans le domaine alimentaire, le rôle du couple dans les transmissions intergénérationnelles et dans l'appropriation de règles nutritionnelles propres à un groupe d'âge face à la multiplication des prescriptions contradictoires, ou « cacophonie diététique » (Claude Fischler, 1993, p. 220), et à l'injonction contradictoire à l'autonomie (Jean-Hugues Déchaux, 2011, p. 28).

Je constate ensuite le caractère genré du processus de stabilisation progressive des pratiques alimentaires conjugales, à la fois dans les consommations, dans la prise en charge des tâches alimentaires et dans la pratique culinaire.

Ici, je montre notamment que les consommations alimentaires contribuent aujourd'hui encore à la production du genre. Car la cohabitation rapproche les consommations au prix de spécialisations genrées dans les préoccupations. Du fait du caractère genré des injonctions corporelles et de la bipartition des aliments et plats entre « masculin » et « féminin », les hommes se chargent davantage de l'alimentation plaisir, les femmes de l'alimentation santé du quotidien et de ses aspects économiques, donc davantage de la charge mentale.

Je constate ainsi aussi que les spécialisations dans la prise en charge des tâches sont encore souvent genrées. Les femmes se voient offrir un rôle nourricier que les hommes doivent encore s'inventer. Cependant, un résultat fort de cette analyse est que les répartitions des tâches observées s'avèrent moins caricaturales que les répartitions « traditionnelles » autrefois décrites. Ceci pourrait aussi bien traduire une évolution du genre qu'un effet de cycle familial, ce qui ne pourrait être vérifié que par de plus amples investigations. D'une part, en comparant différents âges de mise en conjugalité

cohabitante. D'autre part, en étudiant l'effet de l'arrivée des enfants chez la génération ici étudiée.

Au-delà des tâches, inspirée de réflexions liées à mon master 2, j'explore l'hypothèse de la « dégenrisation » de la cuisine chez les partenaires les plus impliqués. Je constate alors que le genre imprime encore sa marque dans la façon si ce n'est de vivre, du moins de dire la cuisine. Je remarque effectivement qu'hommes et femmes cuisinant vivent toutes la cuisine comme un lieu d'épanouissement en même temps que d'attention aux autres, mais aussi qu'ils et elles ont des propensions différentes à mobiliser les registres d'une cuisine technique professionnelle ou du plaisir, d'une part, ceux du *care* ou de la santé, d'autre part. Ceci m'inspire l'hypothèse selon laquelle, en cuisine, le rapprochement des pratiques entre femmes et hommes serait rendu possible par le maintien d'une relative différenciation des représentations. Autrement dit, ils et elles pratiqueraient – dans les conditions propres aux jeunes couples de jeunes adultes – une cuisine plus semblable qu'avant leur installation commune, tout en maintenant des perceptions différenciées de l'acte culinaire. Cette hypothèse pourrait résoudre le désaccord apparent entre des travaux concluant pour certains à la différenciation des pratiques entre femmes et hommes, pour d'autres à leur proximité.

Ce travail permet aussi de montrer une plus grande « dégenrisation » des tâches que des consommations, puisque j'observe des différences plus marquées entre hommes et femmes en termes de consommations qu'en termes de prise en charge des tâches domestiques alimentaires. Selon moi, cette différence pourrait découler de la plus grande pénétration des valeurs égalitaristes dans le champ des tâches domestiques que dans celui des consommations. En effet, l'inégalité de répartition des tâches domestiques est depuis longtemps dénoncée publiquement – notamment par le féminisme politique – alors que les écarts de pratiques alimentaires le sont bien moins. Ceci, peut-être parce que les consommations des femmes sont plutôt plus protectrices en matière de santé que celles des hommes, et plus respectueuses des préconisations publiques.

Dans un dernier temps de l'analyse, j'observe l'imbrication du genre avec la classe et l'âge. Je traque alors dans les rapports de classe et d'âge des ressorts de la prise en charge inégalitaire des tâches et d'influences inégalitaires sur les consommations alimentaires. En termes d'âge, je montre que les partenaires les plus « jeunes » en termes d'âge social pourraient développer des arrangements alimentaires plus égalitaires que les partenaires ayant déjà vécu seul·es, parce que leurs habitudes personnelles sont moins stabilisées et que la mise en cohabitation, souvent synonyme de départ de chez les parents, leur enjoint avant tout de développer des compétences de gestion. En termes de classe, j'observe les caractéristiques d'installation en couple des classes populaires (installations plus précoces, après moins de temps de vie seul·e, dans un contexte de faiblesse des ressources) et avance que ces caractéristiques leur font valoriser davantage la mise en commun des ressources et activités, favorisant les concessions alimentaires et la spécialisation des partenaires. À l'inverse, les partenaires de classes supérieures au parcours souvent étudiant, semblent souvent moins fusionnels, ce qui défavorise les concessions alimentaires comme la différenciation voire l'inégalité des pratiques. Ces résultats permettent de dépasser des études sur la jeunesse parfois décriées comme « homogénéis[ant] socialement les expériences vécues » (Laurence Faure et Eliane Le Dantec, 2017, p. 162) en montrant que le degré de fusion qu'étudie notamment Emmanuelle Santelli (2018) dépend en partie de la position sociale du couple.

Enfin, je me penche sur le genre comme intrinsèquement constitué de rapports d'âge et de classe inégaux entre les partenaires. Je constate alors que l'hypogamie (de diplôme, de position professionnelle, d'âge) favorise la prise en charge des tâches. Or, les

femmes sont plus souvent hypogames, particulièrement chez les couples de jeunes adultes lorsqu'elles sont encore étudiantes alors que le partenaire travaille professionnellement. Ceci me permet inversement de mettre en avant des facteurs d'implications des hommes dans les tâches alimentaires. Ces implications sont associées à de l'hypergamie d'origine, de diplôme ou de statut, et un écart d'âge relativement faible. Nous pouvons ajouter à ces éléments liés aux positions sociales l'égalitarisme, et une familiarisation à la cuisine par les parents (par exemple lorsque le père ou la mère étaient restaurateur).

D'un point de vue méthodologique, ces dernières analyses offrent également l'occasion d'une réflexion approfondie sur les difficultés liées à l'objectivation de la position sociale des jeunes adultes et à la mesure de l'hétérogamie conjugale. En effet, après réflexion, je saisis ces rapports inégaux à travers les écarts *relatifs* d'âge civil et statutaire, de trajectoires et de positions scolaire-professionnelles, de parcours résidentiels et d'origine sociale saisie par la position professionnelle des parents.

Pistes d'approfondissement

Je souhaite enfin suggérer quelques pistes d'approfondissement de ce sujet à la fois complexe et riche qu'est l'alimentation conjugale au prisme du genre. Elles pourraient être suivie par moi ou par d'autres, et m'ont notamment été suggérées par la lecture des pré-rapports.

D'autres enquêtes pourraient compléter celle-ci. Le suivi de ce corpus dans le temps serait ambitieux mais particulièrement approprié, afin d'analyser l'intégration conjugale sur le plus long terme. Notamment, il permettrait de tester la pérennité des arrangements lors de la stabilisation professionnelle des partenaires et de l'entrée en parentalité.

Il serait utile de compléter l'enquête en milieu populaire, pour mieux rendre compte de la diversité interne à ces catégories sociales.

Une nouvelle enquête pourrait aussi systématiser la collecte de matériaux objectivant les pratiques. Concernant alors tous les profils sociaux, ces matériaux pourraient prendre davantage de place dans l'analyse.

Ce travail visait à faire dialoguer analyse processuelle de la construction conjugale et analyse imbricationnelle des rapports conjugaux de genre, de classe et d'âge. Enfin, un nouveau travail pourrait approfondir l'analyse imbricationnelle débutée en fin de mémoire, en en profitant pour produire des données *ad hoc* permettant la prise en compte d'autres rapports sociaux, comme la religion ou la race. Les mécanismes décrits dans les deux premiers chapitres pourraient alors être relus plus intégralement à l'aune de ces rapports imbriqués.

Au-delà de nouvelles enquêtes, d'autres formes d'analyses pourraient être menées. Par exemple, on pourrait se pencher sur les enjeux temporels des arrangements alimentaires conjugaux, en ré-examinant les matériaux et en mobilisant de grandes enquêtes quantitatives (comme Emploi-du-temps). Plus généralement, une approche statistique permettrait de consolider certaines des hypothèses élaborées ici.

Avant de rendre la parole, je vous remercie encore une fois pour votre attention.

Bibliographie

- Berger P., Kellner H.**, 2007, « Le mariage et la construction de la réalité », *idées*, 150, p. 57-67
- Bove C.F., Sobal J.**, 2006, « Foodwork in Newly Married Couples. Making Family Meals », *Food, Culture and Society*, 9, 1, p. 69-89.
- Bove C.F., Sobal J., Rauschenbach B.S.**, 2003, « Food Choices among Newly Married Couples: Convergence, Conflict, Individualism, and Projects », *Appetite*, 40, 1, p. 25-41.
- Cardon P.**, 2009, « “Manger” en vieillissant pose-t-il problème ? Veuvage et transformations de l'alimentation de personnes âgées », *Lien social et Politiques*, dossier « Vieillir pose-t-il vraiment problème ? », 62, p. 85-95.
- Clair I.**, 2007, « Dire à deux le ménage », dans Singly (de) F. (dir), *L'injustice ménagère*, Paris, Armand Colin, p. 197-224.
- Déchaux J.-H.**, 2011, « La famille à l'heure de l'individualisme », *Revue Projet*, 322, p. 24-32.
- Faure L., Le Dantec E.**, 2017, « Expériences résidentielles, insécurité socio-économique et reconfiguration des appartenances sociales lors de l'entrée dans la vie adulte », *Sociologie*, 8, 2, p. 161-181.
- Fischler C.**, 1993, « Le complexe alimentaire moderne », *Communications*, dossier « Le gouvernement du corps », 56, p. 207-224.
- Kaufmann J.-C.**, 2014, *La trame conjugale. Analyse du couple par son linge*, Paris, Armand Colin.
- Kemmer D., Anderson A.S., Marshall D.**, 1998, « Living Together and Eating Together; Changes in Food Choices and Eating Habits during the Transition from Single to Married/Cohabiting », *The Sociological Review*, 46, p. 48-72.
- Neuman N., Eli K., Nowicka P.**, 2019, « Feeding the Extended Family: Gender, Generation, and Socioeconomic Disadvantage in Food Provision to Children », *Food, Culture & Society*, 22, 1, p. 45-62.
- Santelli E.**, 2018, « L'amour conjugal, ou parvenir à se réaliser dans le couple. Réflexions théoriques sur l'amour et typologie de couples », *Recherches familiales*, 15, 1, p. 11-26.